

La Belle Escampette
Vous transporte ailleurs

Le Collectif d'écrits

La Belle Escampette

AILLEURS D'AILLEURS

Recueil de textes de **3** auteurs

Carolina, Jean-Luc M, Viviane Marthe



Droits d'utilisation:
Ailleurs d'ailleurs du Collectif La Belle Escampette est produit
par ScriptaLinea aisbl et mis à disposition
selon les termes de la licence Creative Commons 2.0 :
Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification



[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]

ScriptaLinea, 2015.
www.scriptalinea.org
N° d'entreprise BE 0503.900.845 RPM Bruxelles
Editrice responsable: Isabelle De Vriendt
Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B-1190 Bruxelles (Belgique)

Envie de rejoindre un Collectif d'écrits?
Contactez-nous via notre site:
www.collectifsdecrets.org



ScriptaLinea

Quelques mots sur ScriptaLinea

La compilation de textes *Ailleurs d'ailleurs* a été réalisée dans le cadre de l'aisbl ScriptaLinea.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socio-artistique, en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques: français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijversgemeenschap-pen), anglais (Writing Collectives) ...

Chaque Collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivant-e-s (reconnu-e-s ou non) désireux de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun-e éclaire d'un texte littéraire, pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le Collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le Collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant-e-s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les Collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-) publics: centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet, pour le Collectif d'écrits et ses lecteurs, d'élargir les horizons et, globalement, de renforcer le tissu socioculturel d'une région ou d'un quartier, dans une logique non marchande.

Les Collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui veulent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain-e y est reconnu-e comme expert-e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal-e à égal-e avec les autres membres du Collectif d'écrits, ouvert-e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les Collectifs d'écrits d'une même région ou d'un pays se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et reconnaître dans les autres parcours d'écriture une approche similaire.

Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques, dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre-ensemble et la création littéraire.

Isabelle De Vriendt

Présidente de l'AISBL ScriptaLinea

ScriptaLinea
AISBL

Quelques mots sur le Collectif *La Belle Escampette*

Le Collectif *La Belle Escampette* est né à Figeac, petite ville du sud-ouest de la France. Il s'est installé dans une salle d'ailleurs, prêtée par la mairie de Figeac.

En ce lieu austère, l'atmosphère fut studieuse, les échanges passionnés et philosophiques, l'engouement pour le verbe soudant les trois acolytes, participants-écrivains de ce nouveau collectif.

Pour ce premier parcours, le Collectif a pris son temps et quoique tardive, l'éclosion de textes eut lieu. Cette compilation en est le témoignage.

Table des matières

Pour s'y retrouver

Editorial	page 9
Le jour d'avant Chapitre 1, <i>Jean-Luc M.</i>	page 11
La fille qui crie à la vie, <i>Carolina</i>	page 15
Rencontre, <i>Jean-Luc M.</i>	page 19
Théâtraikus, <i>Viviane Marthe</i>	page 27
Le jour d'avant Chapitre 2, <i>Jean-Luc M.</i>	page 31
Cogito ergo sum ?, <i>Carolina</i>	page 37
Le jour d'avant Chapitre 3, <i>Jean-Luc M.</i>	page 41
Déchirure, <i>Viviane Marthe</i>	page 47
Le jour d'avant Chapitre 4, <i>Jean-Luc M.</i>	page 51
Les auteur-e-s	page 57
Remerciements	page 61



Ailleurs d'ailleurs

« J'aimerais tellement être ailleurs. »

Ailleurs, ce mot, qui ne l'a pas prononcé une fois au moins dans son existence.

Un mot très vague, trop vague sûrement. Chacun y mettant une évocation très personnelle. Nous avons essayé de proposer quelques réponses à la question :

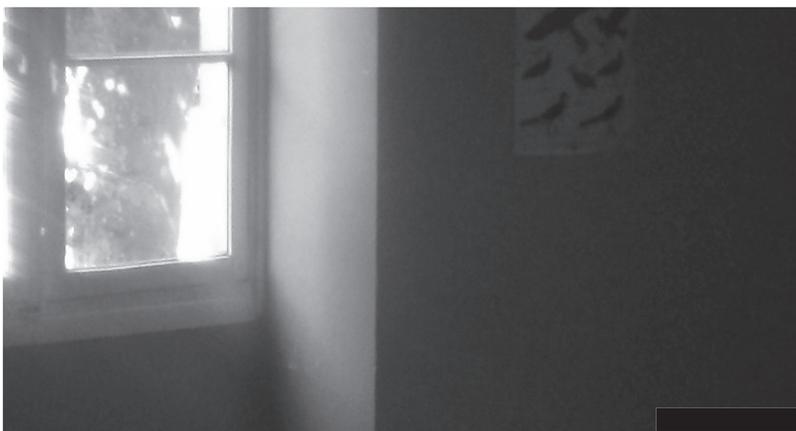
Quels sens peut-on mettre derrière ce « ailleurs » ?

S'évader, prise de risque maximum, jouer sa vie, pour quitter un enfermement et rejoindre un ailleurs, en dehors. Ailleurs, c'est peut-être la liberté.

Fuir un pays trop dangereux à n'importe quel prix et rejoindre un rivage accueillant ou hostile. Ailleurs, c'est peut-être l'inconnu.

Se séparer, quitter une situation ou une personne car cela devient trop difficile, pour une autre situation ou une autre personne. Ailleurs, c'est peut-être une nouvelle vie.

S'échapper par n'importe quel moyen d'un présent où on se sent mal: drogue, technologies modernes. Ailleurs, c'est peut-être éphémère.





Jean-Luc M.

Penser en s'inventant un ailleurs idéal ou idéalisé. Ailleurs, c'est peut-être dans l'imaginaire.

Changer d'espace, changer de temps, changer de coutumes, changer de société, changer de monde finalement. D'ailleurs, être ailleurs, est-ce réellement possible ?

Ce début de réflexion a suscité l'écriture de textes que nous vous proposons. Bonne lecture... ailleurs !



Le jour d'avant.

Chapitre 1 : Escapade nocturne.

Ils venaient juste de sortir.

Enfin seul, je vais pouvoir quitter cette chambre que j'avais louée pour les vacances au dernier étage d'une maison de style victorien, entourée d'un parc herbeux avec des arbres centenaires.

C'est une bâtisse en pierre, de trois étages. On y accède par un escalier imposant. Une véranda en bois peint en fait le tour. Au rez-de-chaussée et au premier étage, de grandes fenêtres permettent un bon ensoleillement des immenses pièces.

Au fond du parc, on accède à la mer par un sentier qui passe au milieu des fougères. La propriété est située près d'une petite station balnéaire très fréquentée l'été.

Le propriétaire est un homme d'un certain âge, charmant, qui me rend visite de temps en temps. Il me pose des questions, j'essaie de répondre, ce qui n'est pas toujours facile.

Par contre, je rencontre souvent le personnel : jardiniers, personnel de maison... Ils sont nombreux car la maison est immense et plusieurs chambres sont réservées à l'année. Ils sont tous vêtus de la même façon : une blouse beige et un pantalon vert. Une sorte d'uniforme, ce qui fait qu'on ne peut pas les confondre avec des locataires. Ils sont à mes petits soins et parfois même un peu envahissants. Ils peuvent entrer à l'improviste dans la chambre pour demander de mes

nouvelles J'ai même un peu l'impression qu'ils m'observent.
J'ai renouvelé plusieurs fois le bail car je n'ai pas d'obligations particulières. Je suis seul et en retraite. Cela fait donc six mois que je me repose dans cet endroit idyllique et je compte bien y rester quelques mois de plus.

Je n'ai pas souhaité rencontrer d'autres résidents car je vous l'avoue, je suis un solitaire. Le plus souvent, je reste dans ma chambre au dernier étage, même si parfois je vais me balader dans le parc.

Par l'unique fenêtre, je vois le soleil de juillet griller les derniers nuages téméraires qui se sont approchés. Rougi et épuisé par l'effort, il s'effondre, disparaissant lentement derrière l'horizon. Le ciel passe à l'orange et finira au rouge. Peu à peu, la nuit commence à obscurcir la mer.

Vingt-deux heures trente.

Je prends mes palmes rangées dans le placard, une serviette et je sors. Personne dans le couloir. Le personnel doit se reposer en regardant un film.

Pour arriver à la plage, je traverse le parc désert à cette heure-ci. Je cours d'un arbre à l'autre puis j'emprunte le sentier. La lumière de la lune m'éclaire suffisamment.

Sur la promenade, les boutiques et les bars sont remplis de noctambules qui commencent leur nuit. La musique est à fond.

Il est environ vingt-trois heures. C'est mon heure.

La plage est déserte.

J'entre lentement dans l'eau en prenant soin de m'asperger la nuque et commence à nager vers le large. Le silence est seulement troublé par le clapotis des palmes qui effleurent l'eau. La fraîcheur me fait du bien après une journée de chaleur estivale.

Je m'éloigne de la plage et me retrouve dans l'obscurité, guidé seulement par les lumières de l'autre côté de la baie. Mon rythme est régulier, mes mouvements sont déliés, mon corps glisse bien.

Plaisir intense.

Une mer d'huile, la nuit. Mission dangereuse.

Chercher une bombe sous la coque d'un bateau. Plongée dans les abîmes obscurs. Peur sous contrôle.

Bombe repérée rapidement, chiffres rouges qui défilent. Trente secondes encore. Pas de temps à perdre.

Modèle connu.

Désamorçage immédiat. Mission accomplie.

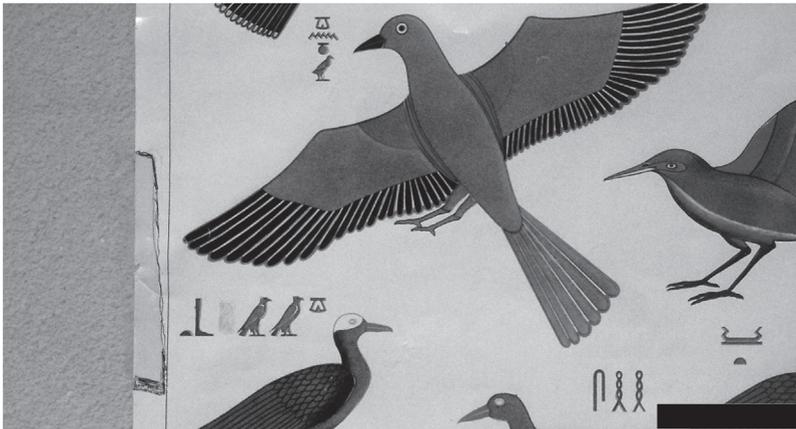
Accoudés au bastingage, ils me regardent.

La fille qui crie à la vie

On pouvait l'entendre de loin. C'était comme ça depuis quelques minutes. Sa voix retentissait entre le parvis de l'église et le mur d'enceinte de la prison. Tant pis si les passants assistaient à la scène. Pas grave ! Et même tant mieux. Qu'on se le dise, la fille criait à tue-tête.

Bien campée sur ses jambes, tennis aux pieds et téléphone mobile à la main, en short et en débardeur échancré, elle regardait droit vers là-haut. Ses yeux fixaient une fenêtre de la prison. Elle n'avait d'yeux que pour ce point précis. Son sourire, son regard aguicheur, ses hanches et ses épaules cherchaient à l'atteindre. Mais c'est la voix qui y parvenait. Balancée de toutes ses forces en droite ligne, elle percutait le mur, pour finir par éclabousser tous les barreaux. Une puissance qui bravait les miradors. Une intouchable. Une belle voix d'une résonance de fête.

D'abord, elle parlait des dernières factures qu'elle venait de régler. Puis le menu de midi. Le paquet de nouilles qu'elle s'était enfilé. On ne lésine pas. Quand la faim est là, pas d'hésitation. Elle lui parlait aussi de la rue, des voisins et des gamins qui jouent. Lui, il lui répondait à chaque fois. Par des ouais lourds, qui montaient ou descendaient, comme des avions de papier. Elle lui disait aussi que lorsqu'il sortirait, ce serait l'Himalaya, la tournée des cieux, une fuite en l'air, aussi loin qu'ils pourraient. C'était une promesse qu'il ne pouvait même pas imaginer.



De temps en temps, elle changeait de position, et finissait par appuyer son dos sur la rampe. L'échange durait depuis longtemps. Il fallait aussi garder la forme. Reprendre la respiration et surtout ne pas perdre le point de mire. La vie tient à un fil. Le feu de l'action devait durer. Fallait l'économiser. Un déhanchement permettait de soutenir un peu le ventre. Il était là, aussi, lui. Un nourricier d'élan vital. Elle le sentait à chaque mot projeté. Une grosseur de quelques mois qui criait à la vie, avec elle. Et c'était pas cette foutue prison qui les arrêterait !



Rencontre

Le ciel en cette fin d'après-midi commence à se couvrir de gros nuages gris chargés d'humidité, l'atmosphère devient de plus en plus moite et étouffante.

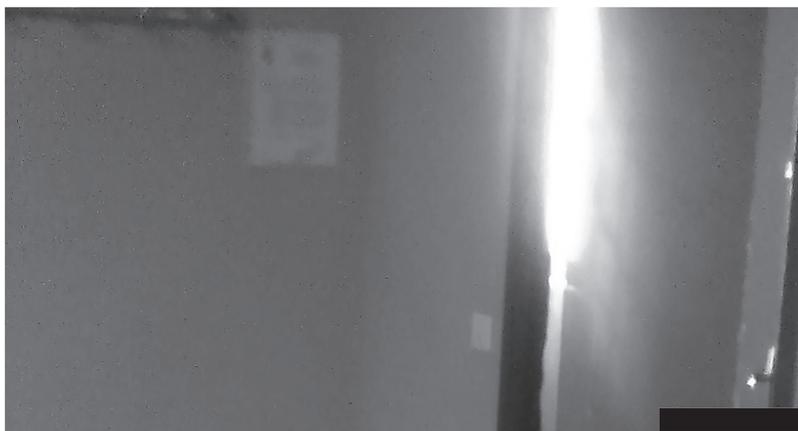
Comme prévu, nous nous rejoignons devant le bâtiment administratif où se tiennent d'habitude les réunions. Tout le monde est là, à l'heure.

Sur le trottoir d'en face, surplombant la rivière, des hommes, appuyés sur leurs banderoles attendent le départ de la manif dénonçant l'utilisation abusive des nitrates. On ne sent pas l'enthousiasme et l'excitation qui accompagnent souvent les manifs. Ils ont l'air pensifs, peut-être déjà un peu résignés et surtout peu nombreux. Ils discutent par petits groupes.

Nous nous approchons de la porte d'entrée principale, fermée. La grille a été descendue, impossible de passer par là. Pas beaucoup de considération. Quelqu'un propose de nous rendre vers une autre porte, fermée elle aussi.

Nous sommes toujours dehors. Il est 17h-50 et la réunion est prévue pour 18h. Un soupçon d'inquiétude se lit sur les visages. Une collègue propose d'appeler quelqu'un. Personne ne répond. L'inquiétude augmente. Il faut absolument trouver de l'aide. Alors, nous nous dirigeons vers un bâtiment attendant. Nous entrons et montons rapidement une volée de marches pour accéder à un couloir dans lequel nous nous engouffrons tous. Au bout du couloir, des portes.

Laquelle pousser pour trouver de l'aide ?



Soudain tout le monde se retourne. Une voix retentit. Un homme tiré à quatre épingles sort d'un des bureaux.

« - Qu'est-ce que vous cherchez ? » Dit-il d'un ton un peu hautain.

Nous le reconnaissons. C'est un inspecteur. Une personne qui a de l'importance.

Après lui avoir fait part de notre demande, il nous parle d'un pass qui permet d'ouvrir une porte de l'autre côté du bâtiment. Il en possède un bien sûr mais il l'a laissé dans sa voiture. On ne le sent pas très motivé. Il décide quand même de s'y rendre en nous faisant bien sentir qu'il fait un effort.

Dans le couloir, il rencontre un homme grand et maigre qui est entrain de balayer. Il a sur lui le pass magique. Il lui demande de nous conduire.

Avec un grand sourire, il accepte, pose son balai contre le mur et prend la tête de notre petit groupe. Tout le monde repasse devant le grand bâtiment, tourne à gauche et arrive enfin devant cette fameuse porte. Il l'ouvre facilement, avec son pass. Il nous quitte et referme en nous adressant un dernier sourire qui nous laisse perplexes.

Nous avons un peu l'impression d'être pris en otages.

La cage d'escalier est sombre et grisâtre. Nous commençons à monter les marches. Les étages se succèdent. Cela n'en finit pas. Le souffle commence à manquer à certains d'entre nous qui se plaignent aussi d'avoir soif. La moiteur de l'atmosphère ne fait qu'augmenter la sensation d'étouffement. On a l'impression que cela ne finira jamais.

A-t-on décidé de nous affaiblir avant de participer à cette réunion ?

Le souffle court mais encore bien lucides, les premiers atteignent enfin l'étage ultime. Quelques minutes plus tard, les derniers apparaissent, transpirants et épuisés. Encore un couloir et au bout encore des bureaux. Le dernier étage a l'air complètement désert. Tout le monde se regarde. On se demande si nous ne nous sommes pas trompés d'heure. Une convocation, vite. Pas de doute, c'est bien 18 heures.

Soudain une femme souriante apparaît devant l'une des portes et nous demande :

« Bonjour, vous venez bien pour la réunion ? »

Elle nous indique alors une grande salle.

« Installez-vous. »

Puis elle claque la porte et disparaît.

Pour s'asseoir de chaque côté de la longue table, le groupe est obligé de se scinder en deux. Nous diviser.

Récupérer. Il faut absolument récupérer.

Nous avons déjà chaud avant de pénétrer dans cette pièce surchauffée. L'air devient vite irrespirable. Ouvrir une fenêtre. Cela ne sert à rien. Pas un souffle d'air n'entre.

L'attente commence. Tout le monde se regarde un peu inquiet pour la suite. Qui va prendre la parole ? On n'a pas vraiment décidé. Chacun est plongé dans ses pensées en faisant semblant de parcourir la dernière circulaire. C'est à cause d'elle que cette réunion a lieu, pour une mise au point.

Tout à coup la porte s'ouvre. Un homme vêtu d'un costume marron, sobre, pénètre rapidement dans la salle. Il est suivi comme son ombre par une dame blonde avec un bandeau multicolore dans les cheveux. L'homme, pressé, fait le tour

et serre la main de tout le monde un peu mécaniquement. Il regarde bien chaque personne. Son attitude nous met sous pression. On n'a pas besoin de ça. Il s'assied en bout de table, la dame blonde toujours à ses côtés. Le contraste entre les deux est saisissant. Lui, ramassé, ancré sur terre. Elle, élancée, comme attirée vers le ciel.

Nous nous présentons vite pour identification. Il nous donne la parole en lâchant un rapide :

« Je vous écoute. »

Silence. Tout le monde se regarde. Qui va se jeter à l'eau pour parler ? L'homme attend patiemment. Silence qui dure, pesant, écrasant, lancinant.

Finalement, l'une d'entre nous, peut-être la plus habituée ou la plus inconsciente se lance. Elle explique rapidement le pourquoi de notre demande de réunion. Elle s'exprime d'une voix monocorde. Surtout, ne trahir aucune émotion.

L'homme écoute attentivement en prenant de temps en temps quelques notes sur une feuille volante. Donner le change. Il laisse parler son interlocutrice sans l'interrompre. Quand elle a terminé, un nouveau silence s'installe qui ne dure pas. Il demande sur un ton impatient :

« Vous avez terminé ? »

Il commence alors à parler.

Le discours débute par des banalités, des réaffirmations, des arguments entendus. Il parle de justice, de bienveillance et d'exigence. Jusque là, rien de très inquiétant, tout se passe comme prévu.

Soudain, c'est la déflagration et tout bascule dans une autre dimension.

Nos yeux s'écarquillent, nos bouches restent ouvertes, nos respirations s'accélèrent. Groupe tétanisé. Silence total dans la pièce, seule une voix. Air toujours plus irrespirable. Sur le champ de bataille, les mots atteignent une violence sans égal. Ils s'échappent de sa bouche comme des projectiles qui explosent dans nos oreilles.

Il nous donne du *pilotage renforcé*, de *l'externalisation de la difficulté* et comme si cela ne suffit pas, nous avons droit aussi à une *appétence professionnelle* qui nous fragilise de suite.

Un genou à terre, tentant quand même de se relever pour arrêter cette première salve, l'une d'entre nous, dans ce feu nourri d'expressions qui commence à nous submerger renvoie un petit *besoin de temps* et un *manque de moyens* qui n'atteignent pas leur objectif. Au contraire cela semble faire monter son agacement et il prétend pour couper court :

« Je ne vous ai pas interrompu. »

Il déclenche alors la deuxième partie de l'offensive. Les yeux fixés sur ses notes, nous ne pouvons éviter une *cohérence collective* bien ciblée et une *polyvalence* qui nous fait très mal.

Au bord de la déroute, nous ne rêvons que de quitter ce monde que nous refusons.

Sentant sûrement qu'il a pris enfin le dessus, il nous envoie comme un feu d'artifice son bouquet final qui devait détruire définitivement nos illusions. Il nous bombarde avec une *coconstruction* et une *méthodologie de travail* qui nous met à genoux une deuxième fois. Soupçonnant encore un brin de vie dans nos cerveaux meurtris, il nous assène une *optimisation* qui restera gravée dans nos mémoires.

Finalement, il nous anéantit complètement avec une *cédéisation*, une nouvelle munition que nous ne connaissions pas mais qui a un effet dévastateur.

Profitant de son avantage et pour souffler un peu, il donne la parole à son alliée. Elle n'a pas encore pu placer un seul mot. Il pense qu'elle pourra encore enfoncer un peu le clou qui je dois l'avouer nous avait déjà complètement transpercé. Elle, la tête encore dans les nuages, au-dessus des débris fumants de la bataille, se contente d'être d'accord avec les paroles qui viennent d'être prononcées. De toute façon, elle n'a plus trop le choix. Notre défaite étant totale, elle se range du côté du vainqueur.

L'homme se lève, signifiant la fin du combat. Comme un général toisant les vaincus, il passe devant nous sans un regard et quitte la salle, la tête haute, aussi rapidement qu'il y était entré, toujours suivi comme son ombre par la dame blonde, son éphémère aide de camp.

Il nous faut maintenant battre en retraite et ce n'est pas le moment le plus agréable. Anéantis, nous restons encore assis un moment, silencieux, puis comme des soldats blessés nous nous levons difficilement et nous quittons lentement le champ de bataille, claudiquant, la tête basse. Nous redescendons l'escalier, toujours en état de choc. La descente s'avère pire encore que la montée.

En arrivant dans la rue, nous retrouvons la réalité. Chacun est

encore un peu perdu dans ses pensées.

Les manifestants contre l'abus de nitrates ne sont plus là. Nous les apercevons un peu plus loin, ils viennent déjà de se disperser. La manif n'a finalement pas eu lieu. Manque de monde. Une défaite de plus. Décidément, ce n'est pas notre jour. Nous ne pourrions même pas extérioriser notre frustration et notre colère.



La Belle Escampette
Vous transporte ailleurs

Diviane Marthe

Théâtraikus

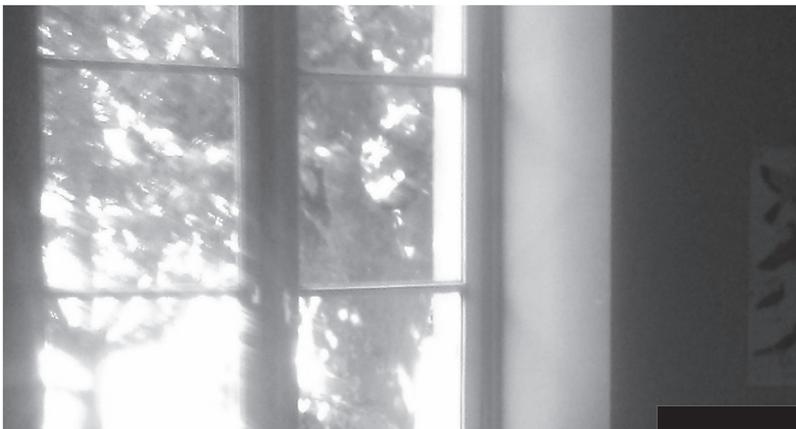
Acte I

Scène I

Objet collé à l'oreille
Ecoute et parle
Ne sent pas le vent

Regard absent au dehors
Ni promeneurs
Ni parc ne voit

Il est où il n'est pas
Relié à un
Seul parmi la foule



Scène II

Ne voit que le noir bitume
Sourd au tumulte
Aveugle aux fleurs

Objet collé à l'oreille
Poursuit son chemin
Lumière au parc

Ne sait où il va
L'arbre majestueux attend
Le rencontre crie

Contre le tronc s'est cogné
Hébété a vu
Couleurs et foule

Acte II

Plaisir de vous voir
Sonnerie allo
Excusez-moi les amis

Objet collé à l'oreille
Ecoute et parle
Regard éperdu

N'entend que l'autre
Ne peut pas lui échapper
Adieu liberté

C'était bien de te revoir
Tu es occupé
Bonjour au-revoir

Acte III

Soudain mouvement rageur
Téléphone jeté
Envie de chanter

Téléphone jeté
Le monde reprend couleur
Regard et sourire



Le jour d'avant

Chapitre 2 : Première rencontre

Je nage environ depuis trois quart d'heure quand je décide de faire demi-tour et de rentrer. Un peu de fatigue, manque d'entraînement sûrement. Par expérience, je sais qu'on ne joue pas avec la mer.

En arrivant sur la plage, je vois ma serviette occupée par un corps allongé, immobile. Dans la pénombre, difficile de distinguer si c'est un homme ou une femme. Intrigué, j'enlève mes palmes car pour marcher, ce n'est pas l'idéal. Je m'approche doucement pour ne pas surprendre l'inconnu jusqu'à ce qu'un de mes pieds rencontre la serviette.

Je la vois maintenant. Elle est étendue sur le dos, ses bas résille ont été arrachés, sur sa figure on a déposé un poulpe flasque qui cache son visage, les tentacules recouvrent sa chevelure dont quelques mèches dépassent. La vision est surréaliste. En se débattant, elle a perdu ses chaussures à talons aiguille qui sont à moitié enfoncées dans le sable. Sa robe a été sauvagement déchirée, elle a des tâches brunes sur le bas du corps, peut-être du sang. Mais au moment où je me penche pour enlever son horrible masque et découvrir son visage, la plage s'éclaire brusquement comme en plein jour. Des projecteurs puissants s'allument, des gyrophares bleus se mettent à tourner. Des sirènes hurlent et des hommes courent dans toutes les directions. Je me retrouve immédiatement fouillé et menotté, la tête dans le sable.



Une plage.

Des soldats aplatis sur le sable. Les balles sifflent dans mes oreilles.

Atteindre absolument l'objectif. Le détruire et le nettoyer. Beaucoup de vies sauvées. Attente.

Soudain, semblant de répit. Course en zig-zag. Reprise des tirs. Tirs incessants. Plonger derrière un rocher, souffle court, poumons en feu.

Récupérer.

Encore quelques mètres. Dernier sprint violent, épuisant, muscles tétanisés. Le bunker est perché en haut d'une dune. La mitrailleuse ne s'arrête plus et fauche des soldats par dizaines. Un petit groupe est arrivé à se former sous la bâtisse, protégé par l'avancée bétonnée.

Signe de la main vers le haut. Deux grenades offensives s'envolent en même temps et pénètrent dans le trou où crache encore le canon. Explosions simultanées. Cris horribles qui résonnent. Mitrailleuse qui se tait pour toujours. Silence. Silence inquiétant.

Attendre. Attendre encore pour éviter un dernier piège.

Dans le bunker, vision apocalyptique. Groupe tétanisé. Visite rapide. Plus âmes qui vivent. Au loin, est-ce un mirage ? Un silhouette rouge qui s'enfuit et disparaît derrière les dunes.

Ils m'observent cachés derrière un buisson.

Cela fait des années que je fuis ces images qui reviennent en boucle toutes les nuits. Des nuits blanches qui se succèdent, sans espoir d'amélioration. Ma thérapie, je l'ai trouvée, c'est la natation. Nager le soir jusqu'à épuisement. C'est beaucoup plus efficace que tous les entretiens que j'ai eu avec des psys, que tous les médicaments prescrits par les toubibs.

Je n'ai pas eu le temps de voir son visage. Je réussis avec difficultés à m'asseoir, abasourdi. Il y a des caméras et des micros partout. Un homme assis sur une grande chaise, façon chaise de tennis, commande la manœuvre.

« C'est parfait, on la met dans la boîte ! » hurle-t-il.

Aussitôt la femme sur la serviette s'est relevée et a jeté avec dégoût le faux poulpe sur le sable.

« Qu'est-ce qu'il faut pas faire pour être actrice ? » marmonne-t-elle, un peu désabusée.

Elle remet ses chaussures roses, tourne les talons et part à peine habillée. Elle monte dans une luxueuse caravane et ressort quelques minutes plus tard vêtue d'une robe rouge, un foulard rouge dans les cheveux. Elle a troqué ses talons aiguille pour des escarpins rouges eux-aussi. Elle disparaît, seule dans la nuit.

Encore attaché sur le sable, je ne comprends plus rien. Par contre, cette fille en rouge, je l'ai déjà vue, mais où ?

Grande ville inconnue. Rue déserte. Odeur caractéristique de la pluie qui commence à tomber. Assis seul sur un banc, attente d'un contact qui tarde à venir.

Un manteau rouge, au loin, attire mon regard. Elle s'approche sans me regarder. Elle s'assoit à l'autre bout du banc, observe attentivement la rue, refait son lacet tout en prononçant le mot de passe à voix basse. Stupéfaction, réponse automatique sans la regarder. Alors, elle se lève, repart sans un regard, laisse une grosse enveloppe marron sous le banc. Juste le temps d'apercevoir son visage. Graver dans ma mémoire.

Je me lève à mon tour, lentement, en scrutant les alentours. Je me sens épié. Fuite, course dans les rues. Planqué derrière une

porte cochère. Ils passent en courant. Plus personne. Soulagé. Départ vers un autre rendez-vous. Mission terminée.

Au bout de la rue, sous un abri d'autobus, ils sont là et me regardent.

Tout à coup, je me retrouve à nouveau entouré. Je me recroqueville, craignant une nouvelle agression.

« Mais ce n'est pas Harry ! » dit un des inconnus.

« Qui êtes-vous, d'où sortez vous, qu'est-ce que vous foutez là, où est Harry ? »

Je suis tétanisé par toutes ces questions qui me pleuvent dessus.

Une arrière cour d'immeuble. Fouille violente, systématique, dégradante. Interrogatoire musclé. Des questions, sans cesse des questions. Puis finalement des coups. Des coups qui tombent sur toutes les parties du corps sans discontinuer. Gémissements, douleurs insupportables.

Tenir. Interdit de parler. Résister. Préparé, conditionné. Plus d'enveloppe sur moi. Jetée dans une poubelle avant arrestation.

Torture encore. Prison. Cellule minuscule, sale. Odeurs putrides. Vomissements.

Ils sont à la porte et me regardent.

Je me recroqueville, mes muscles se contractent, prêts à subir l'impact des coups. Surprise. Rien.

Soudain, une voix plus calme se fait entendre :

« Mais enfin, laissez-le, détachez-le et donnez-lui à boire ».

On me tend un verre d'eau. L'homme reste à mes côtés et se présente pendant que les autres s'éloignent.

« Je m'appelle John, je suis le chef des techniciens. Nous tournons le dernier film du célèbre réalisateur Arthur K. Qu'est-ce que vous faites là, sur cette plage, à côté de l'héroïne ? »

Bureau en bois. Homme en uniforme, debout. Regard sévère. Assis sur une chaise. Regard vide. Interrogatoire qui recommence. Questions systématiques. Réponses automatiques. Colère, nerfs à vif. Abattement, épuisement. Malaise. Perte de connaissance. Appels. Inquiétude. Affolement. Signature. Sortie.

Derrière le paravent, je vois leurs têtes. Ils me regardent.

J'essaie de me lever mais mes jambes refusent de me porter. Une immense fatigue m'envahit. J'échappe le verre d'eau qui se vide dans le sable et, épuisé, je m'endors profondément.

Cogito, ergo sum ?

Il y a un doute qui s'immisce parfois dans mes croyances. La vie et la mort sont-elles deux notions si opposées ? La perte d'un être cher s'impose et je bascule dans les bas-fonds du pourquoi. Ces notions sont si proches puisque l'une ne peut être envisagée sans l'autre. Il me faut bien considérer le problème. On ne pourrait qualifier de mort un état que si celui-ci a d'abord appartenu à la vie. Est donc considéré comme mort, tout ce qui a cessé de vivre. Si je veux vérifier cette fragile assertion qui les relie et qui les renverrait dans leur casier de rangement, il me reste à définir ce qu'est la vie. Pour une affaire classée et repartir l'esprit léger.

Par exemple, la terre calcaire de mon jardin est un lieu de vie puisque les fruits et légumes que j'espère récolter, chaque année, sont nourris d'un apport de ces profondeurs. D'ailleurs, si cette terre n'était pas si pauvre, les récoltes seraient abondantes. Mais elle l'est. Ce que j'espère trouver en période de récolte est souvent décevant. Pas de récompense à mes efforts, pas de reconnaissance de la part de la terre mère, ingrate. Ou bien, c'est moi qui devrais la remercier de sa nourriture, aussi maigre soit-elle.

Or, le monde minéral n'est pas vraiment considéré comme vivant. C'est ce que je crois. Pourtant, je sais que la composition de la terre de mon jardin influe sur l'équilibre vital. Le calcaire est donc responsable, il participe à la vie mais n'est pas pour autant de ce monde-là. Ou bien, faut-il penser qu'il influe,



insidieusement, une sorte de présence froide permanente et humble. Mais à ce stade de la réflexion, il semble que je m'égare.

Autre exemple auquel je pense : la molécule qui croît seconde après seconde est bien une présence de vie. Elle prospère et se nourrit pour prospérer. Mais alors, une remarque s'impose : ce qu'elle ingurgite, régulièrement et nécessairement, a cessé d'être au moment même où, transformé, il permet à cette cellule de vivre. De la mort, surgit la vie. Je peux apprécier alors combien ces deux termes ont des acceptions qui sont, sinon proches, en tout cas, extrêmement dépendantes l'une de l'autre.

Je te mange, tu me manges, j'en suis où alors ? La frontière entre la vie et la mort sert-elle maintenant, dans mon propos, de frontière transgressée, par-delà laquelle on se transforme, on meurt pour revivre. Qui m'indiquera une porte de salut ? Qui dans la mythologie grecque renaît du brasier ? Qui dans la religion hindoue réapparaît les membres à nouveau réunis pour former un nouveau corps ? Qui est mort et ressuscité ? Je ne sais plus et pourtant je cherche. Je sais que je peux retrouver la trace de cette connaissance. Et puis ? Si mes connaissances sont palpables, vont-elles pour autant me rassasier et me conduire à la sublimation, m'emmener vers la plénitude ? Il faudrait m'y installer. Ce qui n'est pas peut être à nouveau. Il peut être un nouvel être. Mais je m'égare. Je crois.

Soudain, ce qui me paraît encore plus difficile à admettre, c'est que la vie est inhérente à la mort, ou bien, finalement, est-ce l'inverse ? Une maladie se déploie au sein d'un sujet vivant et prend ainsi place. Elle vit à ses dépens. Si son développement met fin à la vie du sujet, elle meurt aussi. Son propre essor a inévitablement contribué à sa propre fin. Comment pourrions-

nous alors envisager la vie autrement que comme une fin annoncée ?

Mais la maladie n'est pas l'usure du corps, bien qu'elle s'y introduise en profitant de la situation. Non, la maladie est autre chose. Une trace en pleine expression. Tandis que la mort est la fin de tout. Une disparition totale. L'évaporation immédiate. Tandis que la vie est l'éminente présence qui vibre, comme les abeilles dans l'arbre en fleurs. Je peux penser, je peux écrire, je peux parler. C'est vivre aussi.

A chaque acte vital, je suis. De seconde en seconde, se propage l'onde. Quand il ne sera plus, continuera alors une suite en résurrection. Une nouvelle inscription dans le temps et la durée. À la fois partir et rester, disparaître et ne pas cesser pour autant d'émaner serait peut-être une façon de cerner un va et vient entre ces deux notions faussement antagonistes. Il ne tient qu'à moi de vouloir le vérifier. Le doute est sur le point de s'effacer...

Le jour d'avant.

Chapitre 3 : Nouvelle rencontre.

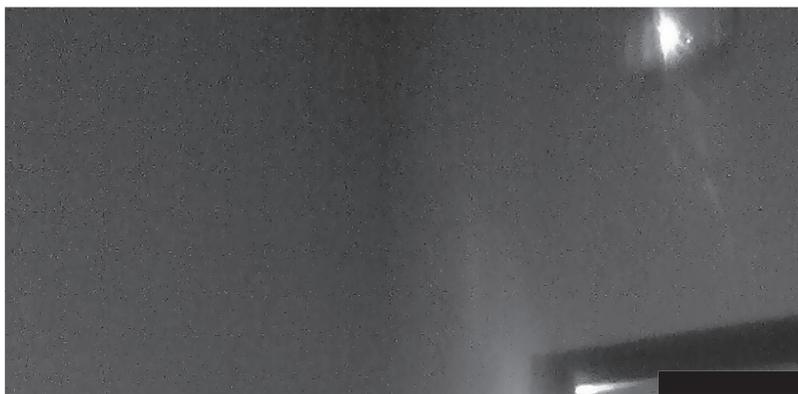
Le soleil est déjà haut dans le ciel quand je me réveille. Je suis couché sur ma serviette et les vacanciers commencent à arriver. Je mets un peu de temps pour sortir de cette torpeur.

Je me lève. La promenade a retrouvé son aspect normal. Des gens marchent, courent, font du rollers. Toute trace du tournage a disparu. Je décide d'aller prendre un café dans un des bars du bord de plage. Le liquide brûlant me fait du bien. Je retrouve peu à peu mes forces et ma lucidité. Après en avoir commandé un deuxième, je demande au serveur si le tournage du film qui a eu lieu cette nuit est terminé. Il prend un air étonné.

« Un tournage de film, ici, cette nuit ! Vous plaisantez, vous avez rêvé ou fait un peu trop la fête » répond le serveur en riant.

Il est habillé d'une veste beige et d'un pantalon vert. Je regarde une dernière fois la plage, espérant trouver un indice. Tout est normal. Sous les parasols qui commencent à fleurir, les touristes s'allongent pour parfaire leur bronzage, d'autres marchent les pieds dans l'eau. Quelques enfants font des châteaux de sable surveillés par leurs parents.

Je lui demande s'il peut me garder mes palmes et ma serviette. Je repasserai en fin d'après-midi. Je reste longtemps assis à la terrasse du café. Pensif.



Treize heures. Je décide d'aller manger dans un petit restaurant du village. Depuis six mois que je suis dans la région, je n'y suis encore jamais venu. Je déambule dans les rues étroites et arrive sur une petite place entourée de cafés et de petits restaurants. J'en choisis un au hasard. Je m'assois à la terrasse qui commence à se remplir. Le soleil à travers les arbres dessine des ombres sur la façade et sur les tables. Un serveur arrive (veste beige, pantalon vert), le sourire aux lèvres. Il me donne la carte et repart aussitôt. Air bizarre.

Soudain une voiture de police traverse la place à toute vitesse, klaxon bloqué. Tout le monde se retourne, surpris.

Grande avenue. Voiture noire au loin. Elle arrive, se rapproche rapidement. C'est eux, sûr. Un homme est penché à la fenêtre, une arme à la main.

Attentat. Ils sont là pour me supprimer. Je me jette vite derrière un gros pot de fleurs en pierre pour m'abriter. Trop tard, ils m'ont vu. Déluge de feu. Je ne bouge pas. Eclats de pierre. Nombreux clients qui s'enfuient, tombent, se relèvent et se couchent définitivement. La voiture reste quelques secondes puis repart en trombe. Crissements de pneus. Cris des passants. Sirènes de police.

Je me relève lentement et pénètre dans un grand magasin voisin. Endroit rêvé pour disparaître. Au rayon cosmétiques, une dame en rouge achète un parfum. J'ai juste le temps de voir le nom. Elle disparaît dans les rayons.

Ils sont à la caisse, ils me regardent.

Le serveur revient :

« Monsieur a choisi, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?, me demande-t-il.

« Une pizza napolitaine avec un verre de Chianti, s'il vous plaît . »

Et il repart avec son air toujours aussi bizarre. Je le vois discuter avec les autres membres du personnel en me regardant. La place est redevenue calme. Les derniers clients sont partis. Je reste une partie de l'après midi en sirotant des cafés. Calme, très calme. Au bout d'un moment, mes yeux se ferment et je m'assoupis. Je suis bien, merveilleusement bien.

Quelqu'un touche mon épaule. Je sursaute. Le serveur, gentiment, me donne l'heure, il est dix-sept heures.

Retour sur la promenade. Beaucoup de monde. Au bout, je découvre le port de plaisance. Je reste là à admirer les bateaux jusqu'à ce que le soleil commence à décliner.

Je récupère mes palmes et ma serviette et dirige mes pas vers la plage pour profiter de la fin de journée qui s'annonce très agréable. Allongé sur le sable, mon regard suit le soleil qui commence sa descente dans la mer. Dans sa baignoire géante, il s'enfonce petit à petit, laissant derrière lui un ciel rougeoyant parsemé de quelques nuages filiformes. L'eau s'obscurcit de plus en plus jusqu'à atteindre un noir d'encre. A ce moment-là, j'y pénètre à mon tour. La fraîcheur me fait du bien et je commence à nager très lentement pour habituer mon corps. Les lumières s'éloignent et ressemblent maintenant à de minuscules étoiles tombées du ciel. Solitude, jubilation intense. Je suis bien, trop bien. J'ai envie que ce moment dure, dure longtemps. Mon corps souple devient élastique et ma nage s'accélère. Je deviens un animal aquatique.

Retour sur la plage deux heures après. Je sors de l'eau, frissonnant, épuisé, mais satisfait. Ma serviette est encore là, cette fois-ci, personne ne l'a utilisée. Des souvenirs remontent à la surface. Une femme allongée, un tournage de film. Tout est un peu flou dans ma tête.

Soudain mes pieds rencontrent quelque chose de dur. En me baissant, je ne vois rien. A quatre pattes, je commence à creuser le sable. Mes mains rencontrent rapidement un morceau de fer ressemblant à une poignée. Je l'empoigne et tire d'un coup sec. La plaque se soulève laissant apparaître un trou dans lequel pend une échelle de corde. N'écoulant que ma curiosité, j'enjambe la corde et entame la descente. Au bout de quelques minutes, je suis au bout de l'échelle, je saute et aperçois un étroit boyau qui semble se diriger sous la mer. Obligation de s'allonger.

Un souterrain.

Ramper dans la boue, se contorsionner comme un serpent. Odeur nauséabonde, insoutenable. Prix à payer pour ma vie. Enveloppe marron protégée dans une poche plastique, scotchée sur ma poitrine.

Au bout du tunnel, la liberté. Pas le droit d'échouer, vies en jeu. Aboiements de chiens et ennemis qui se rapprochent. Se dépêcher. Plus vite, encore plus vite. Morceaux de verres, écorchures sur tout le corps. Douleurs lancinantes.

Continuer, surtout ne pas abandonner. Enfin un rai de lumière. A bout de forces, sortir du tunnel. Coups de fusils, encore des aboiement. Puis plus rien. S'éloigner rapidement. Se cacher.

A l'entrée du bois, une fille en rouge qui s'échappe. Encore elle.

Ils sont cachés derrière les arbres et me regardent.

Allongé, je me mets à ramper. Les automatismes reviennent. Quelques mètres sur les coudes et une grande salle apparaît. Des bougies l'éclairent d'une lumière diffuse. Au milieu, une ombre assise sur un tas de sable attend. Il faut s'approcher. Encore plus près.

Cette fois, je la vois, c'est elle, la fille en rouge. Impossible, j'hallucine. Elle a sa robe rouge, son foulard rouge et ses escarpins rouges. Elle est belle, trop belle. Elle me fait signe d'approcher encore. Je suis aimanté, magnétisé. Je m'avance, guidé par son sourire enjôleur. Puis tout à coup elle disparaît, ne laissant comme preuve de sa présence que l'odeur entêtante de son parfum.

Couché en chien de fusil sur ma serviette, je me réveille. Il fait jour. Quelques personnes matinales passent en me regardant, un sourire narquois sur les lèvres. S'ils pouvaient deviner ce que je viens de vivre.

J'ai très mal à la tête. Une bonne gueule de bois. Difficile de se lever. Soif, très soif. Je retourne au bar de la plage pour commander une carafe d'eau.

Le serveur me regarde et demande :

« Vous êtes sûr que ça va ?, vous avez une tête ! »

Déchirure

Il est sur la mobylette. L'air vif pique ses yeux, son visage, les larmes coulent, ses mains sont bleues, le froid l'enveloppe tout entier mais il laisse cela, il ne le sent pas, il n'en tient pas compte. Son regard absorbe le paysage qui défile de chaque côté de la rue, les maisons, les petits jardins, les rares passants, le ciel bleu. Il est absent à lui-même, tout entier dans les images qui défilent, hypnotisé, il rêve, son esprit s'envole...

Il était bien alors, il voyait loin, loin en avant, loin derrière, cette même sensation qu'à présent, de regarder, de voir défiler, d'être là, de ne plus y être, juste dans le mouvement, juste dans la sensation, les pensées suspendues, les émotions enfouies...

Il y a des cheveux, des cheveux drus, coupés courts qui lui chatouillent le menton, les jambes écartées, les bras tendus en avant, encerclant la tête de son père, il est contre lui, sur ses épaules.

L'air l'engourdit... Plus avant dans la mémoire, des images fugaces. Un homme et une femme jeunes, ils rient. Il fait beau, c'est le printemps. Il entend leurs voix, parfois leurs visages se penchent vers lui. L'air est doux, leurs mots sont doux, emplis de rire. Il voit le ciel bleu, les branches, les feuilles qui dansent dans la brise au-dessus de lui. Tout est douceur, volupté.



Un visage, le visage de sa mère ? Sa mère... grande, belle, ses longs cheveux nattés qui, lorsqu'elle s'éloigne, se balancent dans son dos. Elle est belle, elle est douce, elle sent bon, une odeur de sucre, de savon, de vanille.

Parfois il fait froid, il a faim, il pleure. Et elle ne vient pas. Elle le regarde, son regard le traverse. Elle ne vient pas.

Ou bien elle vient, elle s'approche, l'élève jusqu'à elle. Elle rit fort, trop fort. Ce rire tout près de son oreille lui fait peur. Les bras qui le tiennent se crispent. Ce doux visage se transforme avec un rictus de colère, charivari, mélange de tristesse, de peur, de dégoût... Tout d'un coup les bras se tendent, il sent qu'il est projeté, catapulté en arrière. Il retombe avec force, comme aspiré contre le dossier du canapé. Le doux visage n'est plus que grimace et hurle ! Des portes claquent, plusieurs voix, paroles déchirées, violence d'éclats. Ça crie, ça pleure, ça fait peur ! Son corps est en morceaux, disloqué, il pleure, pleure. Sensation d'éclatement, ne plus être enveloppé, protégé, rassuré, il pleure. Abandonné. Il est tout petit, si petit, quelques mois de vie.

Puis son père est là, s'abaisse, le prend dans ses bras. Le bébé n'est que morve, larmes, hoquet. Le père avec l'enfant enveloppé dans ses bras, tenu tout contre lui, arrondit son dos, s'accroupit et les deux ainsi enlacés, lentement, indéfiniment, ils se balancent, consolent...

L'air est piquant... Il se souvient du froid intense, de la neige toute blanche, de l'hiver si rigoureux. Le froid, le blanc, immaculé, les pas lourds dans la neige, la porte qui s'ouvre en grand, la joie, quelque chose dans son cœur qui tressaute, la voix qui arrive : son père. Cela le rassure, lui fait chaud, quelque chose de doux se répand en lui. La présence du père

associée à l'odeur du bortsch, sa chaleur et son goût aigre. L'absence de la mère liée à une sensation tenace de froid malgré le poêle qui chauffait à blanc.

La mobylette poursuit sa course, les images défilent... Comme dans sa tête tous ces voyages. Partir, fuir, chercher ailleurs, revenir. Parfois retrouver sa mère, la perdre à nouveau. Vivre dans une chambre sombre, étroite, tout en haut d'un vieil immeuble délabré. D'autres fois être chez des gens qui parlent comme son père, dehors les gens parlent une autre langue, il ne comprend pas. Puis revenir à Polska, repartir. Un jour la vie et la maladie ont creusé un grand fossé : il n'y aurait plus jamais Mamusia. Il n'y avait que son père triste, fatigué, inquiet, son père qui essayait de le faire rire, des grosses boutades, des grosses bourrades...

Il ne sait pas comment mais il se souvient avec netteté des mots que Jacek prononça un jour, lorsque son père vint le saluer avant de partir, avant qu'ils ne quittent définitivement le village, leur village. Jacek avait soulevé péniblement ses épaules, ses yeux délavés au milieu d'innombrables rides avaient observé longuement l'homme et l'enfant, et puis, lentement il avait parlé :

« Ailleurs... Moi, je l'ai trouvé ici, juste ici... ».

Maintenant il est là avec son père. Seuls, tous les deux. Loin du village, loin de cette vie d'avant. Ses yeux continuent de pleurer. A cause du froid. Il n'a pas peur. De chaque côté de ses mains bleuies, il y a deux grandes mains qui tiennent le guidon de la mobylette.

Et contre son dos le torse puissant de son père.

Le jour d'avant

Chapitre 4 : Retour à la réalité.

Le signal d'alarme retentit dans le bureau du professeur. C'était la chambre 6, celle du Commandant. Il se leva rapidement et retrouva les infirmiers dans le couloir. Tout le monde était très nerveux. Ils montèrent au dernier étage. C'est là qu'avaient été internés les malades atteints des pathologies les plus graves: schizophrènes, paranoïaques, psychopathes... Il aperçut une tache rouge qui s'agrandissait sous la porte. Quand il l'ouvrit, il le vit immédiatement.

La pièce était entièrement capitonnée pour éviter de se blesser en se cognant dans un accès de délire. La seule fenêtre avait été condamnée et était remplacée par un trompe-l'oeil évoquant un coucher de soleil sur la mer. Un lit et une table basse constituaient le seul mobilier qui était fixé au sol.

Dans un coin de la pièce, recroquevillé, la tête contre le mur, l'homme gémissait, à moitié nu. Du sang coulait des nombreuses coupures qu'il s'était faites en rampant sur le sol jonché de débris de verre provenant de la chute d'une carafe et de deux tasses de café. Une petite flaque rouge s'était formé et le liquide commençait à passer sous la porte.

Tous les objets présents dans la salle avaient été jetés à terre. Certains étaient cassés, d'autres déchirés. Un vieux magazine avait été déchiqueté. Sur la couverture, on pouvait encore deviner une publicité pour un parfum avec un mannequin tout de rouge vêtu. La fille avait un air aguicheur. Une



enveloppe marron avait été piétinée et jetée sous le lit. Une vieille cassette avait miraculeusement échappé à l'accès de folie. Elle était encore posée sur la table basse. On pouvait lire le titre d'un film : Meurtre sur la plage, réalisé par Arthur K.

Les infirmiers se précipitèrent sur le Commandant. Ils le transportèrent et le couchèrent sur le lit. Ils se mirent immédiatement à soigner ses nombreuses blessures.

Le professeur ne décolérait pas.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! Je vous avais pourtant dit de ne pas laisser d'objets dans la chambre du Commandant. Vous connaissez sa pathologie, merde ! »

John, l'infirmier-chef répondit :

« Pourtant nous sommes passés plusieurs fois. Nous lui avons porté à manger et à boire. Il paraissait très calme. »

« C'est justement quand il est trop calme qu'il faut s'inquiéter ! Vous êtes des incapables ! »

Ils firent profil bas et continuèrent leur activité.

Le Commandant était apaisé, il fixait le trompe-l'oeil et se disait que finalement, il avait passé une bonne journée. Bientôt, il pourrait revenir nager, la mer était toujours là.

En quittant la chambre, le professeur s'écria :

« Enlevez-moi ce trompe-l'oeil et remplacez-le par ce que vous voulez. Je ne le supporte plus. »

En partant, les infirmiers le décrochèrent et l'emportèrent pour s'en débarrasser.

Murs blancs sales de la cellule. Pas de fenêtre. Seulement une vieille ampoule qui éclaire mal.

Recours en grâce refusé. Vie foutue. Jour de l'exécution. Départ

vers le mur. Dernier mur, mur de la mort. Mur du néant. Dernières prières. Rester seul. Dernier espoir de vie. Désespoir. Debout, dos au mur, dos à la vie. Face à la mort. Refus du bandeau. Mort en face, de face. En pleine face.

Détonations. Douleurs violentes. Dernière image. Fille en rouge. Eclair blanc. Plus rien. Rideau. Mission terminée.

Ils ne me regarderont plus jamais.

Le lendemain matin, le professeur venait juste de rentrer dans son bureau quand le téléphone sonna. Il décrocha rapidement, inquiet.

« Professeur, c'est John. Mauvaise nouvelle.

Le Commandant s'est suicidé cette nuit. »

Epilogue.

Une semaine plus tard.

La chambre n°6 était occupée par un nouveau patient. Il était arrivé la veille en pleine crise, transporté par l'ambulance de l'hôpital. On l'avait retrouvé en ville, un couteau de chasse à la main, bien décidé à supprimer la première personne qu'il allait croiser et qui oserait le regarder. La police, puis les infirmiers avaient réussi à le maîtriser non sans mal.

C'était un vieil aristocrate bien connu dans le pays. Il faisait partie d'une famille qui avait fait fortune dans l'élevage des chevaux. Un des plus célèbres avait même gagné le grand prix d'Amérique.

Monsieur le Comte montait lui-même très bien. Il avait fait des concours dans sa jeunesse. Un jour, pourtant, une chute

de cheval avait précipité sa chute à lui. Le cheval avait été abattu. C'était un magnifique anglo-arabe couleur d'ébène avec un caractère très particulier. Seul M. le Comte pouvait le monter. Il ne s'en était jamais remis.

A force de drogues et d'alcool il avait basculé dans la folie. Il n'était pas rare qu'il finisse à l'hôpital, mais cette fois-ci, la crise avait été plus violente que d'habitude. Il avait été mis aussitôt sous traitement et dormait maintenant tranquillement. Couché et attaché sur le lit, on ne voyait que sa tête qui dépassait des draps.

John entra avec un tableau sous le bras.

« Bonjour, Monsieur le Comte ».

Puis sans attendre de réponse, il l'accrocha à la place du trompe-l'œil.

Il représentait une prairie dans laquelle galopait un magnifique cheval noir.

Soudain le malade allongé ouvrit un œil et se mit à fixer le tableau comme si sa vie en dépendait.



Mais qui sont-ils ?

Jean-Luc M.

Il court, il court, non ce n'est pas du furet dont il est question. Il court sur les chemins, poursuit sur les sentiers, persiste sur les routes, c'est un marathonien. Trouc, trouc Jean-Luc !

Il court avec les mots, après les textes, bondit d'anecdote en histoire, s'amuse de chutes, s'émerveille de découvertes... Tircé, tircé Jean-Luc !

Depuis quand écrit-il ? On ne sait pas comme on ne sait pas depuis quand il court. Une chose est sûre : il ne s'arrêtera plus ! Un jour, il a rencontré le collectif d'écrits sans courir.

Marathonien obstiné et courageux, Jean-Luc nous emmène donc avec lui, grâce à une production frénétique de récits incroyables et pourtant, nous y croyons !

Avant il croyait que courir était la seule aventure personnelle intérieure digne d'être vécue. Il croyait que rien ne pouvait lui procurer autant d'émotions que franchir la ligne d'arrivée d'un marathon.

Alors, il continue bien sûr de courir sur les routes et sur les chemins mais il a trouvé une autre façon moins fatigante, mais aussi excitante, de courir. Courir après les mots, les capturer : toute une aventure mentale.

Alors il écrit comme il court : énormément. Il remplit des pages comme il enchaîne des kilomètres. Il s'embarque dans des histoires dont il ne connaît pas la fin et navigue à vue en rêvant de toucher terre enfin.



Carolina

C'est par une nuit d'hiver qu'elle a poussé la porte. Il y avait de la lumière et ça sentait bon la soupe. Alors elle a posé ses affaires et depuis, elle n'a pas abandonné les lieux. On y est si bien ...

Elle s'enroule dans de savantes écharpes, de grands manteaux : elle craint le froid. Elle s'emmitoufle dans d'incroyables mots, phrases, textes : elle aime les histoires.

Elle est arrivée sur la pointe des pieds en disant qu'elle venait juste faire un essai, que de toute façon cela risquait de ne pas marcher, qu'elle ne pourrait pas toujours être là.

Elle est arrivée sur la pointe des pieds, discrète, non, non, ne faites pas attention, les mots ne sont pas venus...

Depuis, elle est bien présente et a pris sa place à table. Elle prête attention aux mots des autres, corrige d'un sourire entendu une tournure, donne une ouverture d'un geste gracieux (à ses co-écrivants), lit, raconte (aux enfants)...

Elle fait des critiques mais on ne s'en rend pas compte, c'est dans la discussion. Ses conseils sont toujours judicieux et nous font avancer sur le long chemin de l'écriture.

Et puis, mine de rien, elle tisse son texte, lance ses mots et l'histoire advient. Elle écrit, elle aussi, en s'excusant presque de le faire.

De plus, elle assure une partie du ravitaillement quand vers dix-neuf heures nos estomacs commencent à gargouiller.

Viviane Marthe

Discrète, l'air de rien, elle peut vous faire des propositions : écrire par exemple. Au début, on ne veut pas la froisser, alors on dit oui, sans trop y croire.

Il y a un rêve d'enfant qui lui tient toujours la main, la passion du verbe si chevillée à son corps qu'elle pense avoir parlé avant d'être née.

C'est notre mère organisatrice et nous nous sommes laissé enrôler pour partir à l'aventure. Tantôt elle tient le gouvernail, tantôt elle est la tête de proue, majestueusement !

Elle vous raconte ses expériences, vous parle de la Belgique, vous prête des livres. Vous écoutez avec attention, elle parle parfois un peu vite. Cela doit faire partie de la stratégie.

Quand vous êtes prêts, elle le sent, c'est comme un huitième sens. Alors le piège se referme, vous ne pouvez plus partir et surtout vous n'en avez plus envie. Vous vous y mettez avec entrain, elle vous donne le droit d'oser. Pas de jugement, pas de critique, rien que de l'enthousiasme.

Puis on se rend compte que tout était organisé à l'avance. Elle vous a fait monter sur sa barque et vous ramez avec plaisir. Bientôt vous allez devenir dépendant et c'est à ce moment-là qu'elle aura gagné, elle, et vous aussi.

L'engouement pour les mots des autres et la fascination pour les multiples ressorts de la rencontre : pour une seule de ces raisons – ou pour toutes- elle est (re)venue à l'écriture au sein d'un Collectif d'écrits. Et pour toutes ces raisons – ou pour une seule- elle poursuit l'aventure d'un Collectif à un autre, de La ligne 10 à La Belle Escampette...

Remerciements

Le Collectif La Belle Escampette et ScriptaLinea remercient

Ce premier parcours du Collectif La Belle Escampette a été jalonné de rencontres régulières. Elles ont eu lieu dans une salle municipale. Nous remercions la Mairie de Figeac de nous l'avoir prêtée ainsi que le personnel des services techniques qui nous en a donné l'accès et en a assuré l'entretien.

Merci à tous ceux et à toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette compilation, en particulier à Isabelle De Vriendt pour son accompagnement, ainsi qu'à Nathalie Jonckheere et à Benoît De Vriendt pour la relecture de l'ensemble des textes.

L'asbl ScriptaLinea adresse en particulier ses vifs remerciements au graphiste, Didier van Pottelsberghe, pour ses talents créatifs au service des textes.

Cette compilation a été présentée à la bibliothèque de Prendeignes, le 11 octobre 2015, ainsi qu'à la bibliothèque Sésame (Bruxelles), le 10 novembre 2015, dans le cadre de la Quinzaine numérique organisée par la Fédération Wallonie-Bruxelles (Belgique). Merci à la mairie de Prendeignes, à l'association Le Pilou et à la bibliothèque Sésame pour leur accueil.

Les photos insérées dans la compilation ont été réalisées
par les membres du Collectif La Belle Escampette.

Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.
Téléchargeable sur www.collectifsdecrits.org

D/2015/13.013/2

Collectifs d'écrits

Réseau d'écritures littéraires et sociales pour le bien commun

www.collectifsdecrits.org

© Collectifs d'écrits

illustration: Marie Sophie Lebbe



n° d'entreprise BE 06509.900.845 RPPM Bruxelles - Ed. Resp.: I. De Vrient - Av. de Monte-Carlo 56 - 1190 Bruxelles